

«En dépit de toutes les diversités, l'unité des hommes se manifesterait impérieusement» (Jung). C'est cette unité en lumière dans LE CAHIER BLEU.

Les poètes et les prophètes ont toujours été là pour guider l'humanité et lui proposer de nouveaux chemins, mais il semble que maintenant, chacun à sa manière, doit devenir poète ou prophète, et trouver en lui ce monde idéal qui l'aide à vivre et à survivre.

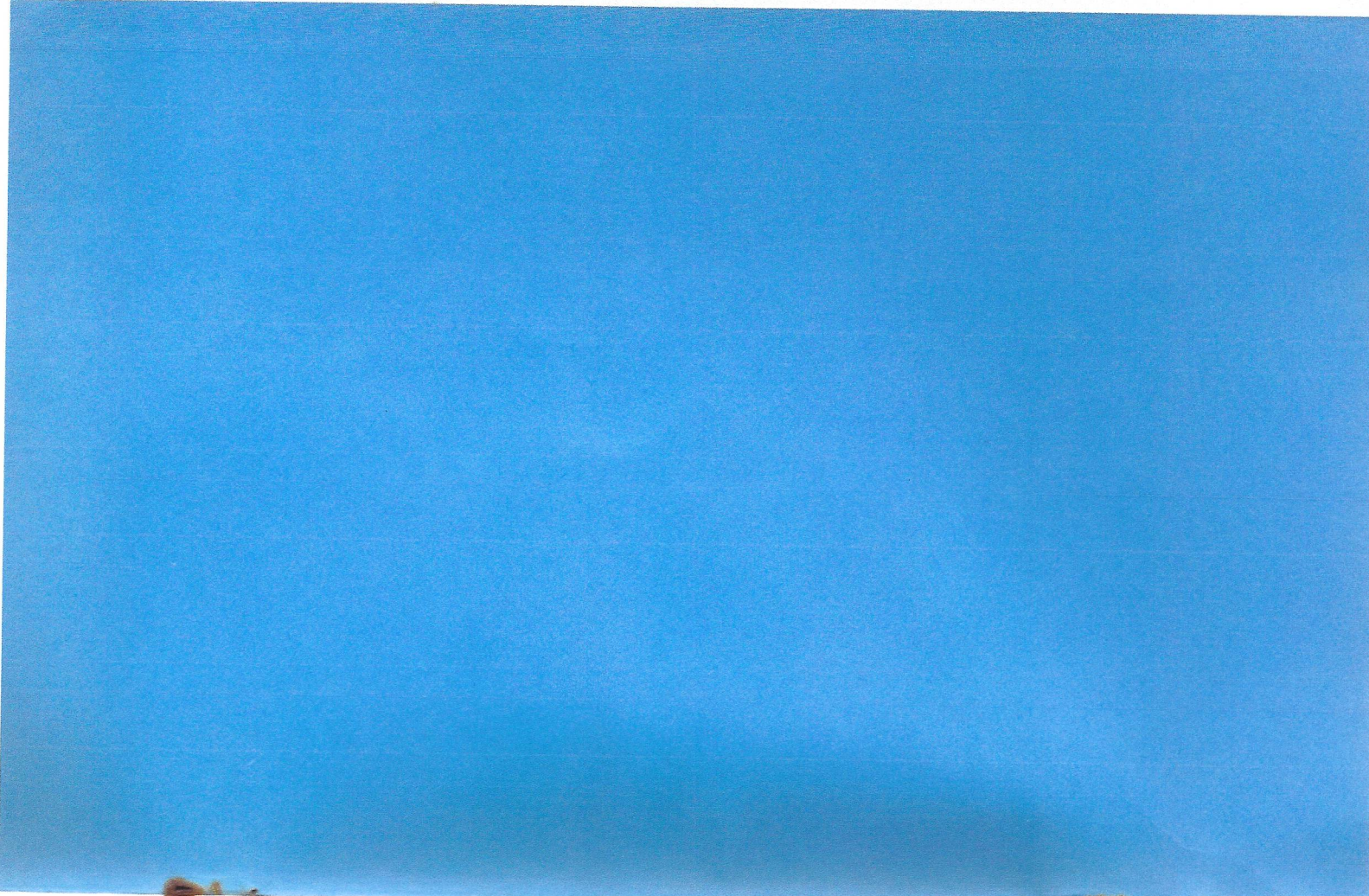
C'est dans cet esprit que le CAHIER BLEU fera connaître des personnages oeuvrant dans différentes sphères de l'activité humaine, mais réfléchissant sur cet idéal. Des essais, des poèmes, des textes de fiction, des comptes-rendus de lectures, nous ouvriront des portes sur plusieurs facettes de ce que peut être un idéal d'unité.

LE CAHIER BLEU est une revue de réflexion ouverte à toutes les disciplines, mais toujours orientée vers le dépassement de la condition actuelle de l'être humain.

LE CAHIER BLEU

VOLUME 2 NUMÉRO DEUX





LE
CAHIER
BLEU

VOLUME 2 NUMÉRO DEUX

SEPTEMBRE 1995

Une splendeur de lumière si douce, si douce, si pleine du vrai amour, de la vraie compassion, de quelque chose qui est si chaud, si chaud... C'est ça qui est là, toujours là, attendant son heure qu'on veuille bien le laisser entrer. C'est ça qui doit venir et qui doit se manifester dans la vibration de CHAQUE seconde.

(Mère)

Cette «splendeur de lumière» dont parle Mère, il y a des êtres qui ont consacré leur vie à la chercher. Ce numéro du CAHIER BLEU veut témoigner de cette recherche.

Tant d'êtres depuis des siècles ont tenté de dépasser la condition humaine actuelle, certains par des efforts surhumains, d'autres par une grâce qui leur a été donnée et à laquelle ils ont répondu. Nous leur donnons les noms de saints, d'ermites, de maîtres, de sages, de mystiques. Ce qui importe c'est que ces êtres voués à la reconnaissance de l'âme ont éclairé la route de l'humanité, ils ont créé des sillons de lumière, qu'ils appartiennent à une tradition ou à une autre, quelquefois même complètement étrangers à toute religion, à toute croyance.

Nous leurs devons l'équilibre du monde, c'est pourquoi nous leur donnons ici la parole.

Louise Myette

LE CAHIER BLEU

Volume 2, numéro 2
Septembre 1995

Comité de rédaction

Directrice
Louise Myette

Assistante à la rédaction
Nicole Durand

Collaborateurs
Denise Blanchet
Jean-Marc Fréchette
Daniel Gagnon
Guy Lafond

Composition
Micheline Blais

Le Cahier bleu

Éditions québécoises de l'oeuvre
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9
Tél.: (514) 844-3621

ISSN 1201-2505

entrevue

Marie-Claire Blais

La réputation de l'écrivain Marie-Claire Blais a depuis bien longtemps dépassé nos frontières. Auteur d'une trentaine d'ouvrages, son oeuvre a été saluée par les plus grands, et tout dernièrement elle fut admise à l'Académie royale de Belgique, un honneur inusité pour une femme et une Québécoise. Dans les années '60 nous étudions toutes les deux la langue allemande à la maison Goethe de Montréal, Marie-Claire pour lire les écrivains allemands dans leur langue, et moi pour chanter les lieder. Notre curiosité et notre amour commun pour Rilke et bien d'autres ont créé des liens qui sont encore bien vivants après 30 ans.

Marie-Claire Blais est une de nos meilleures ambassadrices à l'étranger et elle a reçu des honnêtes officiels de plusieurs pays. Son oeuvre, abondante et riche, de *LA BELLE BÊTE* (1959) à *SOIRS* (1995), qui paraît à l'automne, nous montre bien qu'elle est l'une des plus grands écrivains québécois du 20^e siècle.

Dans son oeuvre, elle a toujours dénoncé l'intolérance, l'injustice et la misère humaine. Elle a cherché aussi par l'écriture ce monde idéal où tous les hommes seraient frères. Je lui ai posé quelques questions pour vous. C'est avec sa générosité habituelle et chaleureuse qu'elle a bien voulu répondre à ma demande.

L.M. Le thème central du *CAHIER BLEU* c'est l'idéal millénaire de réaliser un jour l'unité entre tous les habitants de la planète. Ce rêve fait-il partie de ta vie? Peux-tu imaginer qu'un jour ce rêve puisse devenir réalité?

M.C.B. Naturellement on veut que tout le monde soit égal, heureux, harmonieux, serein, mais ce n'est pas possible parce qu'on est tous des êtres différents, on est tous divisés intérieurement, psychologiquement, par notre race, notre pays, par toutes les obligations, les devoirs reçus à la naissance. En fait, il n'y a d'unité que dans la pensée des philosophes ou des poètes peut-être. Mais quand même, il faut soutenir ce rêve de l'Unité, chercher à instaurer cette sorte de sérénité, pour le bien de chacun et de tous. Ce n'est pas le rêve des politiciens, ce n'est pas le rêve de ceux qui ont le pouvoir, ils ne cherchent pas à donner à chacun quelque chose de juste. Je ne peux donc pas tellement répondre à cette question parce que je pense que l'unité est impossible pour le moment. Je sens par contre qu'on souhaite tous voir les autres heureux, se voir heureux soi-même, voir la terre heureuse.

L.M. Sri Aurobindo a dit qu'un jour un état mondial gouvernera le monde. Qu'en penses-tu?

M.C.B. Aurobindo voit la vie comme un visionnaire et ses visions se situent souvent dans 100, 200 ou 300 ans d'ici. Il voit l'évolution spirituelle de l'humanité. Bien sûr, il y a une grande évolution depuis le Moyen Âge, mais sur bien des plans, c'est encore le Moyen Âge...

Aurobindo a raison de contempler l'avenir, de voir l'intelligence humaine comme étant évolutive et généreuse, pas seulement une force du mal mais une puissance bienfaitrice. Il a raison de voir ce qu'on ne peut imaginer aujourd'hui, sauf dans la pensée des poètes et des philosophes...

Nous devons croire qu'on va de plus en plus vers la solidarité; il faudra être solidaire, on n'aura pas le choix, ce sera une question de survie. Aurobindo ne se trompe pas en disant qu'il y aura peut-être un jour un seul gouvernement. Si on détruit la planète, on n'aura plus rien. on n'aura qu'un seul gouvernement, des survivants réintégrant la terre. C'est triste à contempler mais c'est la chose que nous préparons en contribuant à la destruction de la planète.

Aurobindo a raison aussi d'en voir le côté lumineux. Je crois qu'on peut vraiment arriver à abolir la terrible injustice qui détruit tant de vies en ce moment, surtout les gens qui sont incapables de se défendre.

L.M. Au moment de notre rencontre, tu étais encore très jeune, environ vingt-deux ans, tu me parlais souvent de Simone Weil, cette mystique dévouée à la classe ouvrière, elle t'inspirait beaucoup. Elle aussi, à sa façon, cherchait cette unité en elle et avec les autres. Parle-moi un peu de cet attrait qu'elle exerçait sur toi?

M.C.B. C'est peut-être à cause de sa lutte contre l'injustice que j'ai été attirée par Simone Weil, vers l'âge de 17 ans. J'ai découvert Simone Weil par

l'entremise d'amis et de professeurs de l'Université Laval, Jeanne Lapointe, Charles Moeller, Gustave Thibon. Ils étaient catholiques, et pas d'accord avec elle sur le plan de la foi.

À l'époque, la foi catholique était tellement importante, Simone Weil embrassait une foi qui n'était ni catholique, ni judaïque, rien de concret. Elle était une grande mystique, elle ne voulait appartenir à aucune religion. A cette époque, c'est ce que j'aimais en elle, ce refus de toute contrainte religieuse. A cet âge là, à 17 ans, on est libre, on ne veut pas penser de force, on ne veut pas être lié à la religion catholique, ni à aucune autre...

Simone Weil refusait toute appartenance, sa seule appartenance c'était son amour de Dieu, un amour inconditionnel. C'est difficile pour moi de parler d'elle, elle est tellement étonnante. Sa pensée est celle d'une jeune femme, elle est morte très jeune. Elle était tellement seule, elle n'était pas comprise à l'époque.

J'étais très ouverte, dans les années '57 et '58 à la façon de penser de Thibon et Moeller mais je sentais la pesanteur catholique sur l'un comme sur l'autre. Ça pesait sur toute la société, il n'y avait pas seulement la pesanteur chez nous au Québec, dans la province duplessiste, il y avait la pesanteur immense, la pesanteur catholique dans toute l'Europe. C'était l'époque claudélienne, l'époque Maritain. Je ne dis pas que ces gens là n'étaient pas admirables, mais quand même ils imposaient à des jeunes générations une vision de Dieu qui était la leur, une vision très embrigadée dans la religion catholique

avec la récompense du ciel, le paradis, l'enfer, tout et tout...

La façon dont Simone Weil raisonnait, c'était très beau -, je ne crois pas que le mot raisonner soit juste - c'était de la très haute pensée. Elle admirait la poésie anglaise, la pensée allemande. Elle avait un esprit libre, un esprit ouvert à tous les pays. Elle n'avait pas de préjugés, je l'aimais pour cela.

Pour moi, le rapport avec Simone Weil continue, c'est toujours grandiose. C'est inexcusable que je n'y retourne pas tous les jours, comme un vrai disciple, parce que c'est une pensée qui pendant des années m'a accompagné. Je devrais y retourner tous les jours, prendre une phrase et l'étudier parce que chaque phrase, chaque écrit est comme un poème chez elle, un poème philosophique.

Avec le recul, maintenant je ne comprends pas tellement pourquoi elle est morte si jeune, pourquoi elle s'est laissée mourir de faim. Il faut voir qu'elle était très jeune, elle n'avait pas 35 ans, elle était juive, elle s'est sacrifiée pour et avec son peuple. C'était inconscient, mais c'était complètement en elle; elle s'est sacrifiée à travers l'histoire, l'histoire du génocide. On n'aurait pas dit à cette époque qu'elle allait survivre à ce génocide. Ce n'était pas, je crois, la notion de sacrifice catholique. Je crois qu'elle était très loin du catholicisme, c'est pourquoi je l'aimais.

Dans sa correspondance, on découvre son attente de Dieu, on voit sa préoccupation pour la condition des pauvres, pour la condition ouvrière. C'est une femme qui avait choisi l'âme mystique

comme ceux qui choisissent l'art, et cette mystique était très près des êtres puisqu'elle avait épousé la cause des plus démunis autour d'elle.

C'est bon de parler d'elle, ça me ramène à elle. Elle a toujours été très importante pour moi et elle le sera toujours.

On écrit des livres, évidemment la vie intervient beaucoup, il y a beaucoup d'occupations, puis tout à coup une personne avec qui on avait le temps de réfléchir, de penser comme ce magnifique être, ce magnifique esprit tellement prodigieux, disparaît de sa vie; on continue ses recherches, puis finalement on s'aperçoit que cette personne reste toujours près de soi. On sait qu'elle est là. Ces personnes nous amènent toujours en profondeur, ailleurs.

Aujourd'hui, je dirais que son sens du sacrifice était lié à la guerre. Je dirais qu'elle vivait une compassion totale et avec son peuple et avec la souffrance humaine qui était insoutenable.

Elle est encore mal connue par les gens d'église. Je crois qu'il faut que ce soit des poètes, des mystiques, des philosophes et des femmes artistes qui la retrouvent.

On est tellement marqué quand on a 17 ans et qu'on rencontre un être entier pareil. Simone Weil adoptait le parcours de la classe moins que moyenne, elle avait une liberté de penser immense. Dans le milieu fermé, oppressant dans lequel nous vivions à

cette époque, dans la société québécoise, elle apportait une grande dimension de liberté. Ce n'était pas tellement Dieu qui m'intéressait en elle, c'était elle, ce qu'elle était; sa recherche, d'accord, mais surtout son courage, beaucoup de courage, c'était comme une énorme source d'activité créatrice.

L'écrivain et la société

L.M. Simone Weil t'a beaucoup influencée, mais il y a aussi les écrivains, les artistes qui s'imposent et influencent une vie de création comme la tienne et probablement la société en général. Comment vois-tu cet aspect de l'oeuvre artistique ou littéraire?

M.C.B. Les influences ça change, ça bouleverse, ça dérange. On reconnaît une influence parce qu'elle est dérangeante. On n'est plus le même être, on se pose beaucoup de questions, c'est comme cela qu'on reconnaît des influences. Ma direction a été guidée par mon incompetence, par mon ignorance, par mon incapacité à vivre sans livres – il n'y avait pas beaucoup de livres autour de moi –, j'avais un sentiment d'impuissance qu'il fallait éclairer, il fallait donner un sens à ma vie, il semblait y avoir peu d'espoir et tout à coup, il y en eut parce que j'ai commencé à lire – je parle de l'adolescence –. Et puis j'ai découvert dans un milieu culturellement appauvri que j'avais, dans ma famille, des gens qui étaient des artistes, des musiciens, des gens qui n'avaient pas eu d'avenir, des artistes qui n'avaient pas eu le temps de fleurir. Tout était contre eux, la condition sociale, l'arrivée de la seconde guerre, la crise économique, tout était contre eux pour écrire, composer de la

musique, quoi que ce soit, c'était comme des grands artistes perdus. Moi j'ai senti quand je suis venue au monde, enfin toute petite, que je devais faire quelque chose avec le talent, l'utiliser, mais je n'avais pas de direction et quand on n'a pas de direction, on va partout, on a toutes les influences; l'influence est comme universelle, on est tellement avide, on est comme quelqu'un qui a très faim, on dévore tout, Dostowiesky, Tolstoï, puis ensuite on garde ce qu'on aime. Quand on se cherche tout seul quand on se découvre tout seul comme écrivain, on baigne dans une atmosphère de milliers d'influences mais toutes les influences nous intéressent; ça prend beaucoup de temps avant de savoir ce qui nous intéresse le plus, ce qui est sûr; c'est qu'on a un sentiment d'écriture universelle très puissant, on peut lire une biographie de Gorki et savoir que c'est un peu nous-mêmes.

Je suis certaine que les grands écrivains ont fait progresser la conscience collective. Je crois que nous jouons un rôle important. Ça ne paraît pas parce que nous avons souvent des vies difficiles, souvent peu intéressantes, comme tout le monde, une vie de lutte. Strinberg, souvent d'humeur maussade, décrivait déjà les femmes d'aujourd'hui; Ibsen aussi, ses caractères de femmes sont impérissables, comme Mademoiselle Julie, et pourtant c'était un misogynne, un homme difficile. Quelqu'un comme Strinberg était un enfer pour lui-même, pourtant, ce qui reste c'est limpide.

Tous ceux qui ont choisi un art font une recherche... On est acharné à décrire une vision, à en prendre conscience; à transposer dans le monde réel encore abstrait aux yeux des autres, la vision que nous

portons comme tragédie individuelle, qui est aussi la tragédie collective.

Cette vision nous tient. On écrit un livre, c'est un fragment, on en écrit un autre, c'est un autre fragment, toute une vie comme ça. C'est une vie qu'on décrit en fragments par des livres, par des extraits, cette vision entière, globale, qu'on a de son passage à travers l'humanité, le temps qui est le nôtre. Je crois que le poète, l'écrivain, voit toujours au-delà; comme Strinberg, Ibsen – on ne parlait pas encore de féminisme dans ces années-là, mais pourtant ces deux hommes ont vu au-delà dans leur écriture, ils ont déjà fait des portraits de femmes très révoltées comme Norah ou bien le portrait de Julie. Ce sont des portraits d'aujourd'hui, ils avaient vu au delà de la société très fermée dans laquelle il vivaient... Ils ont vu une ouverture, que la femme était un être qu'on traitait d'une façon très inférieure, qu'elle était une citoyenne de 3^e classe, qu'elle n'était rien et qu'elle se révoltait, ils voyaient déjà cette révolte, c'était en eux aussi.

L.M. Comment trouver l'unité entre la vie de l'écrivain et son oeuvre?

M.C.B. Peu importe nos défauts dans la vie privée, l'oeuvre d'art dépasse la mesquinerie de l'existence, le stress de l'existence d'artiste. Ce n'est pas endurable la vie d'un artiste. Si ça peut arriver à une certaine harmonie, tant mieux, mais c'est rare. Pour moi, ce qui compte c'est l'oeuvre, on peut passer toute une vie à chercher mais ce qui compte vraiment c'est l'oeuvre. On est tellement esclave de notre naissance, de tous les besoins, de la pauvreté, de la condition

sociale, des parents ou bons ou méchants, de nos gênes, et pourtant on est responsable de tout cela. Malheureusement tous les êtres ne sont pas des créateurs et il y en a qui ne font rien et qui mangent les autres, qui ne font que dévorer les autres. Ce qui compte c'est d'agir, pas nécessairement faire des oeuvres artistiques; il y a beaucoup d'êtres qui ne peuvent créer des livres, de la musique. Ils sont doués mais peut-être qu'il vont prendre toute leur vie à chercher autre chose que l'art, qu'ils seront de joyeux matérialistes. On ne peut pas porter de jugement parce que chacun le sait pour soi.

Il faut qu'on agisse, on ne peut pas être passif. On est ici pour agir. Pour moi, les contemplatifs agissent aussi, ce ne sont pas des êtres lâches, il produisent une pensée. Je suis loin de la foi catholique, mais je crois qu'il est possible qu'une petite religieuse dans un cloître fasse toutes ses privations au nom des autres, qu'elle fasse aussi une oeuvre gigantesque.

L.M. Simone Weil disait: «La grandeur de l'homme est toujours de recréer sa vie. Recréer ce qui lui est donné. Forger cela même qu'il subit. Par le travail, il produit sa propre existence naturelle. Par la science, il recrée l'univers au moyen de symboles. Par l'art, il recrée l'alliance entre son corps et son âme...» Elle disait aussi «J'ai... une espèce de certitude intérieure croissante qu'il se trouve en moi un dépôt d'or pur qui est à transmettre...» Il me semble qu'on retrouve dans ces paroles cette urgence d'écrire que tu as, de tenter de transmettre ce dépôt d'or pur...?

M.C.B. C'est ma vie l'écriture, c'est ma passion. Je sais que je ne peux pas dire que j'ai raison, mais pour moi, au moins, je sais que c'est un absolu.

Je sais que c'est ma seule façon d'aider les autres, d'aller jusqu'au bout de cette exigence énorme. Quand on rencontre des écrivains étrangers, dans des jurys internationaux ou des rencontres d'écrivains, on se reconnaît, même si on est loin les uns des autres géographiquement, on se sent immédiatement proches, nous avons les mêmes problèmes de communication, les mêmes problèmes de vie, la même fièvre d'écrire la complexité de la vie.

Peut-être que nous, écrivains, cette unité humaine, nous la retrouvons dans ces échanges, c'est une stimulation productrice universelle. On sort de son pays, on s'ouvre l'âme, le coeur. Il y a quand même une sorte de pensée universelle qui se promène, il y a une sorte de solidarité à l'écart de tout ce qui est lourd et pesant. C'est vrai...il y a toujours la rencontre de coeurs.

L'impatience est aussi une faute contre la souffrance : en se refusant à souffrir l'éffrayant, en se débattant à l'insupportable, on se dérobe au moment où tout se renverse, quand le plus grand danger devient la sûreté essentielle.

Rilke